jet, nous devons nous contenter de leur offrir le portrait des cinq principaux membres du troupeau.

Viola III. Nous avons eu la satisfaction de la choisir nous-mêmes comme étant un des plus beaux spécimens de race Ayrshire que nous ayons jamais vus. C'est vraiment une vache superbe : le pis volumineux et les veines de lait, qui dénotent un système vasculaire fortement développé, indiquent qu'elle doit être une excellente laitière tandis que son *tempérament* ou sa *qualité*, montrent son aptitude à engraisser lorsque son temps de lactation sera terminé. Lors de la dernière Exposition Provinciale, à Mile End, cette vache se trouvait dans de mauvaises conditions, et ne put prendre en conséquence qu'une place inférieure dans les décisions du jury. Mais, quelque temps après, ayant repris ses forces et sa belle apparence, elle gagna, à l'Exposition Industrielle de Toronto, le premier prix de sa classe, cette classe qui formait cet amenement un des plus importants exhibits qu'on ait eus depuis longtemps. Cette vache est représentée dans la gravure, à gauche, et en avant.

Sa fille, *Viola I* fait face à sa mère et lui ressemble beaucoup, à tel point que en septembre dernier, nous fûmes presque tentés de croire que la fille était la mère, jusqu'au moment où un coup d'œil jeté sur les anneaux des cornes nous fit voir notre erreur. Elle a remporté le second prix dans la même classe.

Le taureau (placé dans le dessin à l'autre côté de la clôture) est *Victor de Parkhill*, 5901. Il provient de Rob Roy, dont le père était Promotion et la mère, Viola III. La mère de Victor était Victoria 2931, enregistrée avec une production annuelle de plus de 10,000 lbs de lait. Ce taureau gagna le premier prix, à l'exposition industrielle de Toronto, dans une très forte classe de taureaux.

Collectivement, le groupe remporta le 1er prix de troupeau, la plus grande distinction accordée à l'exposition.

TROUPEAU D'AYRSHIRE DE M. JAMES DRUMOND.

NOURRITURE DES VACHES

EN HIVER

Monsieur le Rédacteur.

Je lis dans le numéro du 15 janvier du *Journal d'Agriculture* sous les titres. "Nourriture des vaches en hiver," et "Discussion importante," un extrait d'une conférence agricole que je faisais il y a quelques mois devant une assemblée de cultivateurs. Vous avez commenté cet extrait dans deux numéros de votre journal, en invitant la discussion sur cet "important sujet."

Il est assez naturel pour moi de vous demander un peu d'espace dans votre journal pour dire un mot, d'abord, sur l'entrefilet lui-même, puis sur les commentaires qui l'accompagnent. Mais laissez-moi vous dire, avant d'entreprendre cette discussion qui pourrait peut être se prolonger un peu, qu'il est de la plus haute importance de préciser les points sur lesquels nous avons à discuter. Si je ne me trompe, le sujet se résumerait aux questions suivantes.

1. Doit-on donner aux vaches laitières en hiver, seulement des fourrages hachés et fermentés ?

2. Est-il profitable de donner aux vaches laitières une nourriture riche et dispendieuse, hiver et été, sans interruption, comme du son, du grain moulu ?

3. Est il profitable de donner aux vaches laitières une nourriture riche et dispendieuse pour la production du lait en hiver seulement ?

Avant de répondre à ces questions, je crois devoir faire remarquer qu'il s'agit ici de troupeaux de vaches ordinaires tenues par des cultivateurs pour la production du beurre et du fromage. Les réponses pourraient être différentes s'il s'agissait du soin à donner à des vaches exceptionnellement bonnes laitières ou tenues pour la vente du lait dans les villes, à des prix doubles de ceux qu'on peut retirer de la fabrication du beurre et du fromage.

D'après les multiples informations que j'ai prises, si l'on donne aux vaches laitières seulement des fourrages hachés et fermentés, l'effet est d'augmenter le lait à l'automne quand les vaches commencent l'hivernement. Les fourrages ainsi préparés sont plus digestibles et même stimulants. Au bout de quelques semaines cette nourriture d'abord stimulante devient plus ou moins irritante, les vaches deviennent dyspeptiques, s'affaiblissent et s'amaigrissent. Excepté, bien entendu, si on donne en même temps que ce fourrage haché une bonne quantité de légumes et de grain moulu. Dans ce dernier cas la production du lait est abondante et la santé des vaches est bonne. Mais voici ce qui est constaté par l'expérience, c'est que les vaches ainsi nourries pendant l'hiver ne donnent plus de lait en été lorsqu'on les met au parc, même si les pacages sont abondants, et, si on veut avoir du lait en été, il faut continuer à leur donner comme en hiver du son, du grain ou autre nourriture dispendieuse. Toute la question à décider maintenant c'est de savoir si ce système peut payer quand il est appliqué à un troupeau de vaches ordinaires, et quand on ne peut retirer du lait que 90 à 95 cts par cent livres en moyenne pour toute l'année, même en tenant compte de la valeur du petit lait qui revient des beurreries et des fromageries.

La réponse à cette question, je pourrais la donner par les seules expériences et les informations de toutes sortes que j'ai recueillies depuis trois ans. Mais je préfère la prendre toute faite dans votre journal dont je suis un lecteur assidu depuis qu'il a commencé à paraître.

Vous avez publié dans les derniers mois de l'année 1893, sans commentaires du journal, évidemment en les citant comme modèles, une série de rations pour vaches laitières avec des calculs complets. Il ressort de ces calculs, que des vaches de première qualité peuvent donner par année environ $90.00 de revenu en dépensant environ $57.00 à $58.00, quelquefois moins de dépenses et moins de revenu, mais, dans tous les cas, elles remettent en lait à peu près ce qu'elles ont coûté en nourriture. Il faut ajouter aux recettes, me direz vous, le fumier. C'est vrai, mais il faut aussi ajouter aux dépenses, le temps de l'homme qui prend le soin de ces bêtes choyées. Le temps complet d'un homme doit passer pour faire la cuisine d'une dizaine ou d'une douzaine de vaches, si on y ajoute l'étrillage, les soins de propreté etc. Vous admettrez, M. le rédacteur, que le fumier ne peut en aucune manière, payer plus que la valeur du travail.

Je me permettrai maintenant de vous référer à une lettre qui a paru à la page 32 du numéro de février de votre journal, et qui est écrite par M. J. C Chapais. Vous voyez dans cette lettre qu'un cultivateur ordinaire, soignant ses vaches bien, mais après tout, ne leur donnant que du foin, de la paille et une petite quantité de son, est arrivé pour son troupeau avec une recette complète de..... $993.89
et une dépense de seulement.. $496.32

laissant un bénéfice net de.... $497.57

soit un peu plus de 100 pour cent.

Je laisse le lecteur tirer lui-même ses conclusions. Je pourrais ajouter que les informations que j'ai prises parmi les deux cents patrons de nos fromageries établissent que les vaches de cultivateur, *bien tenues, avec de bons pacages*, mais d'après le système du cultivateur de St Denis, cité comme modèle par M Chapais, donnent généralement un bénéfice net de 100 pour 100. D'un autre côté, d'autres expériences faites avec des vaches soignées, abondamment, hiver et été au grain moulu etc., etc., donnent le même résultat que celui que j'ai cité de votre numéro de novembre dernier. La seule différence est dans les deux cas, que les dépenses ont été moindres, les résultats moins brillants.

Après ces quelques remarques, je n'ai aucune objection à donner sur le système à suivre mon opinion personnelle, pour ce qu'elle vaut, naturellement et sans autre prétention que celle de fournir des aliments à la discussion que vous avez ouverte dans votre journal.

Je conseillerais toujours à un cultivateur de soigner ses vaches d'après le genre de produits de sa terre.

Dans le canton où je demeure et où vivent les patrons de nos fromageries, les terres produisent facilement le foin. Je leur conseille avant tout la culture du trèfle pour les pacages et pour les fourrages ; à part cela la culture des fourrages verts et des légumes. A l'automne, je conseille le trèfle coupé vert avec des légumes, du son ou du grain moulu pour tenir les vaches au lait pendant deux ou trois mois. Du moment que le lait diminue sensiblement, je conseille d'arrêter de traire les vaches et de leur faire dépenser la paille et le plus mauvais foin. Ce n'est qu'au printemps après le vêlage, que je crois qu'il est utile de donner aux vaches des fourrages hachés et fermentés, avec de bonnes rations de son, d'avoine et pois moulus.

La nourriture stimulante pour quelques semaines au printemps a le bon effet de tenir la traite abondante et d'en empêcher la diminution avant que les vaches prennent l'herbe. Le repos de deux ou trois mois est absolument nécessaire aux vaches laitières si l'on veut avoir un bon rendement d'été. Les exceptions à cette règle générale existent, mais elles sont rares.

Un mot maintenant du hache-paille. Je crois qu'un cultivateur retire de bons profits en coupant toute sa mauvaise paille et son mauvais foin. La paille pour les litières est bien plus avantageuse lorsqu'elle est coupée : elle recueille ainsi une partie des urines et est plus facile à étendre. Il y a économie réelle, outre cela, à couper le mauvais foin et la mauvaise paille : en l'humectant un peu et en la salant un peu on réussit à la faire dépenser complètement aux animaux, qui autrement la gaspillent plus ou moins, d'après sa qualité plus ou moins